



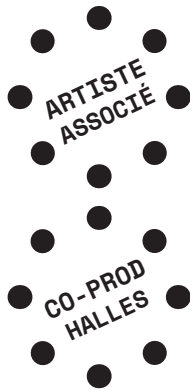
Halles●be

**DEEP
ARE THE
WOODS**

ERIC ARNAL BURTSCHY

REVUE DE PRESSE

Halles de Schaerbeek
Rue Royale Sainte-Marie, 22a
1030 Bruxelles



ERIC ARNAL BURTSCHY

DEEP ARE THE WOODS

UN SPECTACLE DONT L'INTERPRÈTE EST LA LUMIÈRE

Deep are the Woods propose une connexion à la nature et à l'univers à travers l'expérience d'un rapport physique à la lumière.

Enveloppé de faisceaux lumineux, le spectateur déambule à l'intérieur de cette toile. En fonction de son point de vue, il s'imagine différentes choses, des couleurs, des sensations. Jamais agressive, semblant caresser les corps des visiteurs, douce, protectrice, la lumière offre la sensation de nous toucher, de nous caresser. Ses mouvements et les ombres provoquées par les différents déplacements sont comme l'écriture d'une pièce de théâtre et d'une chorégraphie.

Conception, création : Eric Arnal Burtschy | Directeur technique : Benoît Simon.

Deep are the woods sera créé dans le cadre de la 16ème édition du Festival actoral à Marseille, en coréalisation avec le Fonds Régional d'Art Contemporain Provence-Alpes Côte d'Azur du 29 septembre au 2 octobre.

En partenariat avec L'L - lieu de recherche et d'accompagnement pour la jeune création (Bruxelles) | Coproduction : Arcadi - service arts numériques (Ile-De-France), L'L (Bruxelles), Les Halles de Schaerbeek - accélérateur européen (Bruxelles), Théâtre de Vanves, Festival actoral (Marseille)/L'L Fondation // Avec le soutien de : NEMO - Biennale des arts numériques, du FRAC Provence Alpes Côte d'Azur (Marseille), Le Merlan scène nationale de Marseille, Montévidéo - Créations contemporaines (Marseille), CDC Atelier de Paris-Carolyn Carlson (Paris), du Château Ephémère (Carrières-sous-Poissy), du Centre culturel Wolubilis/La Bissectine (Bruxelles) // Accompagnement artistique : L'L // Eric Arnal Burtschy est artiste associé aux Halles de Schaerbeek (Bruxelles).

Eric Arnal Burtschy suit un cursus universitaire à la Sorbonne en histoire, philosophie et géopolitique avant de s'orienter vers les arts vivants et visuels. Son travail aborde tant un questionnement sur l'humain que des perspectives plus abstraites liées à une recherche sur l'espace et le mouvement.

En 2012, désireux d'explorer une nouvelle relation au monde et toujours intéressé par les questions diplomatiques et politiques, il devient officier de réserve d'Etat-major, poste pour lequel il est formé à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr et à l'Ecole de guerre à Paris. Il devient également lauréat de la fondation Marcel Bleustein-Blanchet et artiste en résidence à L'L - Lieu de recherche et d'accompagnement pour la jeune création à Bruxelles.

Il achève en 2013 *Bouncing Universe in a Bulk*, diptyque sur l'Univers et les notions d'infini créé avec Lyllie Rouvière puis présente *Ciguë*, un solo créé avec Clara Furey sur le rapport à la liberté et à la solitude. Il travaille actuellement sur *Deep are the Woods*, forme d'écriture de la lumière, ainsi que sur *We are the Wind*, questionnement sur l'être ensemble à travers une recherche sur l'Univers.

ARTISTE ASSOCIÉ AUX HALLES DEPUIS JANVIER 2016, ERIC ARNAL BURTSCHY EST PASSIONNÉ PAR LES RAPPORTS ENTRE LA SCIENCE ET L'ART.

D'AILLEURS AUJOURD'HUI, ERIC FAIT DANSER LA LUMIÈRE AVEC *DEEP ARE THE WOODS*. À LA SORTIE DE QUATRE SEMAINES DE RÉSIDENCE AUX HALLES, NOUS AVONS RENCONTRÉ ERIC ET LUI AVONS POSÉ QUELQUES QUESTIONS QUANT À SON TRAVAIL.

Que peux-tu nous dire sur ce projet que le public aura l'occasion de découvrir aux Halles du 14 octobre au 5 novembre ?

Deep are the woods est un projet un peu différent de mes précédentes créations – je viens plutôt de la danse. C'est un projet qui a beaucoup évolué et dont l'interprète est devenu la lumière. Il n'y a pas de danseur au sens classique du terme mais cela reste pour moi une écriture du mouvement, du temps et de l'espace, et donc une forme de danse.

Lorsque l'on travaille sur scène avec des interprètes, ils sont vivants, ils sont présents, il se passe déjà quelque chose. On donne des indications et l'interprète – c'est cela qui est intéressant – complète celles-ci, apporte sa propre vision.

La lumière quant à elle n'improvise pas, ou du moins pas de cette manière. Si on ne lui dit pas de bouger et comment, elle ne bougera pas, il ne se passera rien. Il faut donc écrire tous ses mouvements, déterminer comment elle évolue, la proximité entre les rayons qui la composent, préciser leur vitesse, leur rythme, s'ils ont une intention ou non et laquelle. Bien que la lumière soit inanimée, la logique est très proche du travail avec des interprètes vivants.

Pourquoi ce titre, Deep are the woods ?

Le titre du projet est au départ lié à un rapport à la nature. Mais ce qui m'intéresse dans la nature c'est ce qu'il y a derrière la nature, le ciel par exemple. Si on va dans la forêt la nuit, il peut y avoir une relation à la peur mais pour moi c'est surtout la possibilité de se retrouver face à soi-même, ou avec soi-même. Si on regarde le ciel en imaginant ce qu'il y a derrière, on est immédiatement dans quelque chose de beaucoup plus vaste. C'est une relation à l'espace, à l'apesanteur, à l'Univers, à l'infini.

Ici, l'interprète étant la lumière, le projet laisse beaucoup de place au spectateur, un peu comme un ciel. Celui-ci peut facilement se saisir de l'objet, il peut habiter l'espace, s'y retrouver, s'y projeter.

Tu parles d'un interprète, la lumière, mais quelque chose d'autre est à l'œuvre...

Lors de différentes présentations à la sortie d'étapes de travail, beaucoup de gens venus voir le projet seul m'ont dit qu'ils avaient l'impression que quelqu'un d'autre était dans la pièce. Or il n'y a personne d'autre, seulement une forme de présence et de respiration de la lumière.

Deep are the woods est un projet englobant, immersif. Le spectateur y fait ce qu'il veut, il peut marcher, se déplacer, se coucher, s'asseoir, parcourir l'espace comme il le désire.

Il y a aussi quelque chose d'assez beau à voir lorsque le public expérimente et joue avec la lumière. Il y a une forme d'écoute qui se crée entre les personnes présentes, qui se laissent mutuellement place. Une sorte de communauté, de mini société, se crée de façon très éphémère. C'est comme une sorte de jeu tripartite entre la lumière, les autres spectateurs présents et soi-même.

Deep Are the Woods,
Eric Arnal Burtschy.
Ou comment écrire du
mouvement avec la lumière.

Et la lumière fut

« Sans ma robe, je ne suis rien », déclare Loïe Fuller (1862-1928), incarnée par Soko dans *La Danseuse*, le film de Stéphanie Di Giusto (actuellement dans les salles), qui retrace la vie de cette pionnière de la danse moderne. « Sans lumière, je ne suis rien » aurait été une affirmation tout aussi juste, voire plus juste encore car, sans la fée électricité, les jeux de voiles tourbillonnants de ses *Danse serpentine* et *Danse du feu* n'auraient jamais atteint leur spectaculaire ampleur. C'est la lumière des projecteurs

qui rendait leur blancheur éclatante et les parait de couleurs chatoyantes.

Le proverbe chinois dit que quand le sage montre la lune, seul l'idiote regarde le doigt. La lumière montre et disparaît derrière ce qu'elle éclaire. D'où cette tendance à oublier que, sans elle, rien ne peut advenir dans la boîte noire des salles de spectacles. « C'est impalpable. La création des lumières est un travail artistique qui ne s'inscrit nulle part », explique Xavier Lauwers, régisseur orfèvre qui a fait ses preuves depuis de nombreuses années aussi bien dans de petites salles belges comme le

Théâtre de poche (1) que dans de grosses comédies musicales françaises comme *Le Roi Soleil* (oui, la version de Kamel Ouali, avec Emmanuel Moire et Christophe Maé) et qui est aussi un complice fidèle de la chorégraphe Michèle Noiret. « Ce qui me plaît avec la lumière, poursuit-il, c'est que j'ai l'impression qu'on peut laisser dans la tête des gens une image, des tableaux dont ils se souviendront quelque temps. J'aime bien cette idée. » Xavier Lauwers confie qu'il est devenu régisseur lumière parce qu'il ne savait pas dessiner. Ses tableaux, il les brosse à coups de projecteurs, dont

Sur une scène, l'éclairage jaillit, généré par l'homme, entre le noir où tout commence et le noir où tout finit. La lumière, certains créateurs ont choisi d'en faire le propos même de leur spectacle. Comme Eric Arnal Burtschy, entre quête de transcendance et interrogation sur l'infini.

PAR ESTELLE SPOTO

il règle patiemment la position, la forme des faisceaux, leur couleur et leur intensité pour coller au plus près aux ambiances souhaitées par les metteurs en scène et les chorégraphes, structurer l'espace, mettre en évidence ce que l'on veut souligner ou au contraire cacher ce qu'il ne faut pas voir. « Mais certaines choses ne sont pas possibles. Aujourd'hui, beaucoup de metteurs en scène font référence à des films dans leurs indications. Or, au cinéma, on peut placer un projecteur où l'on veut et faire en sorte qu'il ne soit pas visible à l'image. Au théâtre, on est limité par la

scène et sa frontalité. Il faut aussi tenir compte du décor. Est-ce que l'espace est fermé ou ouvert? Est-ce que tout est là ou est-ce qu'il faut tout inventer sur un plateau où il n'y a presque rien? Dans ce dernier cas, le travail est bien sûr plus créatif. »

La marge de manœuvre s'élargit encore lorsque l'on passe du théâtre à la danse. « La lumière est plus réaliste au théâtre et plus abstraite en danse », affirme Xavier Lauwers. « Au théâtre, l'important, c'est que l'on voie le comédien, et surtout son visage; en danse, l'important c'est le corps et on peut le faire vivre de différentes façons, par exemple juste la silhouette, en travaillant avec du contre-jour, ou de l'éclairage latéral... On peut se permettre avec les chorégraphes des choses que les metteurs en scène n'aiment pas trop. » En danse, on peut même attirer l'attention sur le doigt plutôt que sur la lune et faire de la lumière – et de son opposé, l'obscurité – le sujet même du spectacle. Ainsi, par exemple, de *Light!* de la compagnie belge Mossoux-Bonté (créé en 2003), où l'ombre de Nicole Mossoux prenait plus d'importance encore que son corps. Ainsi aussi des impressionnantes chorégraphies hip-hop du Wrecking Crew Orchestra, basé à Osaka, dont les danseurs, plongés dans le noir, se résument à des filaments lumineux, des êtres de néon qui apparaissent et disparaissent en un éclair sur de la musique techno. Dans leurs productions, la qualité du noir est fondamentale: pour que l'illusion fonctionne, pour que les corps semblent flotter, il ne peut y avoir de pollution lumineuse autour de la lumière elle-même, pas de gradation entre ce qui est visible et ce qui est caché. Vu au dernier festival international des Brigittines, à Bruxelles, et tout aussi saisissant,

« La lumière est plus réaliste au théâtre et plus abstraite en danse »

Vacuum, du chorégraphe suisse Philippe Saire, reposait sur les mêmes principes pour révéler les corps en apesanteur de deux danseurs jumeaux émergeant progressivement de ténèbres cernées par un cadre. Une obscurité tellement opaque qu'elle devenait matière, à l'image de cette substance noire indéfinissable dans laquelle l'extraterrestre Scarlett Johansson engloutit ses victimes mâles dans les scènes les plus terrifiantes du film *Under the Skin*, de Jonathan Glazer (2014).

Le concept d'infini

Dans *Bouncing Universe in a Bulk - The Sky*, le Français Eric Arnal Burtschy faisait évoluer sur une gigantesque flaque d'huile noire des danseurs nus recouverts et transfigurés par cette matière sombre et luisante. Dans *Deep Are the Woods (2)*, sa nouvelle création présentée aux Halles de Schaerbeek dans le cadre de la saison de cultures numériques « Visions », il a choisi de ne plus avoir que la lumière comme interprète. « Au départ, c'était un projet où il y avait des danseurs, un chanteur, mais je me suis rendu compte qu'il n'y en avait pas besoin, que c'était le mouvement qui m'intéressait et que la lumière pouvait tout aussi bien l'accomplir », raconte-t-il. « Ecrire du mouvement avec la lumière, c'est exactement pareil que quand on travaille avec des gens: dans les deux cas, c'est une question d'intention dans le mouvement, de vitesse, de proximité avec le spectateur, de déplacement en groupe ou pas. » *Deep Are the Woods* se découvre seul ou à plusieurs et ne fige pas le spectateur dans un siège ou une position déterminée. Il ne s'agit pas pour autant d'une « installation » comme on en conçoit en arts plastiques: « Dans une installation, il n'y a pas de dramaturgie, alors que cette pièce est régie par une écriture temporelle très forte, précise Eric Arnal Burtschy. En tant que spectateur, on ne peut pas entrer en plein milieu. Il y a un début, un milieu, une fin. »

Très concrètement, après avoir retiré ses chaussures, le spectateur s'enfonce dans un espace obscur, aux contours →

Loïe Fuller, en 1902, dans sa Danse serpentine dont les voiles jouaient habilement de la lumière.



ISOPIX

→ incertains où, pendant une quarantaine de minutes, des rayons lumineux, projetés d'abord du haut puis du fond, dessinent des tunnels tournoyants, des horizons mouvants qui font perdre l'équilibre, des pluies de feux follets qu'on a irrésistiblement envie de toucher. Ce n'est que de la lumière mais cela semble vivant. « Même quand les gens sont seuls, beaucoup pensent qu'il y a quelqu'un avec eux dans la salle. C'est lié à la manière dont la lumière les entoure, dont elle respire, dont elle les enveloppe. Ce qui est très séduisant et qui en même temps constitue le piège avec un interprète humain, c'est qu'il y a déjà une présence : à partir du moment où il est sur scène, il se passe déjà quelque chose. Alors qu'ici, cette présence vivante, il faut la générer. Cela se joue dans la précision de l'écriture : même quand on a l'impression que c'est statique, la lumière bouge de manière imperceptible. Il y a une respiration en permanence. Pendant le processus de travail, j'ai constaté que je corrigeais des déplacements à un dixième de seconde, des écarts de quelques centimètres. Des choses infimes que je n'oserais jamais demander à des danseurs, mais je me rends compte que certains projets exigent cette précision. »

Eric Arnal Burtschy veut laisser la liberté à chacun d'interpréter le sens de cette expérience sensorielle assez unique.

« Certains y voient une pièce sur Dieu, pour d'autres, ça parle de la mort, pour d'autres encore, ce sont des fjords norvégiens... Les gens peuvent se l'approprier de façons différentes et pour moi, c'est très important. « Le titre (*Profonds sont les bois*) induit néanmoins déjà un certain contexte. « Au départ, je voulais travailler sur la notion de forêt, sur le rapport à la nature. Mais j'ai compris que ce qui m'intéressait là-dedans, c'était plutôt le rapport au monde, à l'espace, à l'infini. Qu'est-ce qui se passe dans la forêt la nuit ? Qu'est-ce qu'il y a derrière le

ciel ? En sciences comme en philosophie, on n'arrive pas à représenter certains concepts, qui échappent complètement à l'entendement humain. Comme la notion d'infini par exemple. On utilise des modèles qui sont pratiques mais qui ne décrivent pas la réalité telle qu'elle est. La lumière, c'est matériel et immatériel en même temps et c'est difficile pour nous de concevoir un objet qui est les deux à la fois. Je participe à des recherches sur la manière dont l'art peut aider à intérioriser ces formes de réalités insaisissables, à donner des intuitions de ce que ça pourrait être. Peut-être que si l'on avait l'intuition de ces choses, on arriverait à comprendre le monde autrement ? » Offrir une autre vision du monde, voilà sans doute une des missions essentielles de l'art... ♦

(1) Cette saison encore, Xavier Lauwers éclaire plusieurs spectacles du Poche : *La Vedette du quartier*, du 13 au 31 décembre ; *Quartier 3, destruction totale*, du 14 février au 11 mars ; *Pas pleurer*, du 21 mars au 8 avril, *Tableau d'une exécution*, du 9 au 27 mai. Avant cela, on pourra profiter de ses lumières dans *L'Absence de guerre*, du 18 au 29 octobre au Théâtre Océan Nord à Bruxelles.

(2) *Deep Are the Woods*, du 14 octobre au 5 novembre, aux Halles de Schaerbeek. www.halles.be

Le Wrecking Crew Orchestra, des hommes néon qui apparaissent et disparaissent au son d'une musique techno.



REX SHUTTERSTOCK/ISOPIX

le spectacle
DE LA
SEMAINE



Éric Arnal Burtschy : « Les enfants oublient qu'ils ont peur du noir parce qu'ils pensent tout de suite à toucher les rayons. » © BARA SRPKOVA

Expérience insolite, « Deep are the woods » vous convie en tête-à-tête avec un acteur qui n'est autre que la lumière. Dans le cadre de la Saison des cultures numériques

Si il ne vous fallait choisir qu'un événement parmi les 26 performances et installations interactives qui vont ponctuer la Saison des cultures numériques à Bruxelles, Liège, Namur, Mons et Charleroi durant plus de deux mois, foncez, les yeux fermés, expérimenter « Deep are the woods » d'Éric Arnal Burtschy aux Halles de Schaerbeek. Enfin, quand on dit « les yeux fermés », c'est une façon de parler parce qu'il va vous falloir écarquiller les mirettes pour découvrir cette expo-spectacle d'un genre inédit.

Après vous être déchaussés dans un sas à l'entrée, vous pénétrez dans une chambre obscure, comme dans un trou noir. « Les gens sont pieds nus sur une moquette noire ce qui donne une impression enveloppante, précise le créateur. On propose aux gens de s'allonger au début mais après, ils peuvent se lever, bouger, déambuler. » Très vite, une lumière vient flotter au milieu de ce vide. Des faisceaux lumineux vous caressent la peau, vous encadrent,

vous esquivent. Vous décidez de vous allonger sous un océan de lumière ou vous flânez au milieu d'un tourbillon, comme dans l'œil d'une tornade.

L'absence de tout repère dans l'espace crée une sensation de flottement, d'apesanteur. A tel point que parfois, vous tanguiez, avec l'impression d'être légèrement ivre, tellement ces rayons de lumière perturbent votre perception de l'espace, du sol, des murs. « En fonction de son point de vue, le spectateur s'imaginerait différentes choses, des couleurs, des sensations. J'ai l'impression d'être le chorégraphe d'un spectacle dont l'interprète serait la lumière », précise Éric Arnal Burtschy qui travaille depuis trois ans à cette composition.

Chaque mouvement de lumière a été pensé, travaillé, selon des paramètres de vitesse, d'écartement, de croisement. « Chaque déplacement de point est écrit. Plus c'est précis, plus ça marche. La place des pendrillons, la direction de la moquette, il faut être maniaque pour tout, sinon on ne

crée pas cette impression de trou noir. Le fait de ne pas travailler avec des interprètes humains donne aussi plus de libertés. Je peux travailler toute une semaine sur une partie et si ça ne marche pas, n'avoir pas de remords à tout supprimer. Ce qui

serait beaucoup plus difficile avec des danseurs qui s'investissent corps et âme sur le plateau. Ça permet des choix plus radicaux parce qu'il n'y a pas d'affect. »

Déjà près de 1.500 personnes ont tenté cette expérience qui peut se vivre seul ou en groupe, avec un public d'adultes ou mêlés avec des enfants. « Quand on le fait avec un groupe d'adultes, le rapport à l'écoute est très fort. Chacun se laisse de la place et la circulation se fait naturellement. Quand il y a des enfants, c'est plus spontané. Ça donne une excuse aux parents pour faire des choses qu'ils ne feraient pas autrement, mais c'est moins méditatif. Quand les enfants entrent dans la pièce, il y a déjà un petit rayon de lumière, alors ils oublient qu'ils ont peur du noir parce qu'ils pensent tout de suite à toucher les rayons. » C'est d'ailleurs peut-être là l'effet le plus étonnant de *Deep are the woods* : on a l'impression de pouvoir réellement toucher la lumière, ou de se laisser toucher par elle. L'impression de sentir sa chaleur sur sa peau. Comme une illusion qui ne serait pas d'optique, mais sensuelle. La sensation que la lumière peut aussi être tactile. Déboussolant !

CATHERINE MAKEREEL

► Saison des cultures numériques du 22/9 au 30/11 à Bruxelles, Liège, Namur, Mons et Charleroi. « Deep are the woods » du 14/10 au 5/11 aux Halles de Schaerbeek, Bruxelles.



L'absence de tout repère dans l'espace crée une sensation de flottement, d'apesanteur. © BARA SRPKOVA



14 OCTOBRE 2016

IL SUFFIT DE LA LUMIÈRE

SYLVIA BOTELLA

Dans "Deep are Woods", Éric Arnal Burtschy explore de manière passionnante la lumière, dans une forme spectaculaire, immersive et expérimentatrice. À l'occasion de la Saison des Cultures Numériques, nous avons rencontré l'artiste associé aux Halles de Schaerbeek.



Éric Arnal Burtschy parle vite, avec des mots choisis, de sa dernière création présentée à "Visions" aux côtés de Julien Maire, du Collectif Ersatz, de Daniel Larrieu et d'Ulf Langheinrich. Au croisement des arts vivants, du high-tech et des arts visuels, l'imaginaire éclaire la nuit avec une souriante maîtrise et un raffinement extrême.

Quelle est la genèse de cette création?

Lorsque j'ai commencé ma résidence de recherche à L'L (Lieu de recherche et d'accompagnement pour la jeune création) en 2013, je voulais explorer la nature – la forêt! –, l'eau et la lumière avec des interprètes. Puis très vite, j'ai pris conscience qu'il fallait

« Le spectateur compose son propre objet scénique qui échappe à toutes les manipulations »

épurer et que la lumière pouvait être l'interprète. La forêt m'intéresse moins pour ce qu'elle est que pour ce qu'elle dissimule. Difficile de ne pas y voir une mise en abyme de nos peurs mais aussi de notre "Moi". La forêt, c'est le lieu métaphorique, le lieu des expériences, imaginaires et abstraites.

Dans la pièce immersive "Deep are The Woods", le spectateur rentre dans la quasi nuit. Il peut éprouver une certaine appréhension, mais elle est très vite chassée par la caresse du faisceau

lumineux. Lorsque nous accueillons des enfants, nous trichons un peu, nous laissons filtrer quelques rayons de lumière dans le trou noir.

La lumière implique aussi l'obscurité...

Ce qui m'intéresse le plus? Le rapport à l'espace qu'induit la lumière. Nous avons travaillé sur le noir le plus "parfait", le plus "englobant". Se retrouver dans le trou noir, délimité par la lumière, procure une sensation étrange de profondeur. La lumière dessine le corps du spectateur. Tandis que ce qui l'entoure reste invisible.

Que vit le spectateur?

Dans "Deep are The Woods", nous

invitons d'abord le spectateur à s'allonger sur le sol pour rentrer de plain-pied dans l'expérience. Mais après, il peut faire ce qu'il veut. On voit bien à quel point l'effet de groupe désinhibe. Les spectateurs vivent intensément l'expérience sensorielle, ils se laissent "porter". Certains évoquent "la pesanteur": ils ont l'impression de flotter dans l'espace. D'autres perdent l'équilibre: ils ont l'impression d'être emporté par "et" "dans" le faisceau lumineux. Le spectacle convoque la sensation. Le spectateur peut s'y projeter, de manière joueuse en toute liberté. Beaucoup d'imaginaires se créent et débordent. Le spectateur peut composer son objet propre scénique. En ce sens, il est "actant". Et sa manière d'agir induit, d'un groupe à un autre, des dynamiques très variables. Riches, libres et vibrantes, elles recomposent grandement le spectacle. Cependant, lorsqu'on y réfléchit bien, personne n'a "l'autorité d'agir" dans le spectacle. Même si le spectateur affecte profondément l'expérience du groupe, il n'est pas en "représentation".

Quelle est la suite du programme?

À intervalles de temps réguliers, nous avons ouvert notre recherche à L'L, au Théâtre de Vanves et à Montevideo à Marseille. Cela nous a permis de faire des tests stratégiques en temps réel et de travailler directement avec le corps du spectateur dans l'espace. C'est une expérience que je souhaiterais poursuivre dans mon travail de recherche. En juin 2017, je serai à nouveau en résidence à L'L et je travaillerai sur un opéra.